

I N O U E H I S A S H I

LA BEDOND AINE
DES TANUKIS

*Roman traduit du japonais
par Jacques Lalloz*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *La Bedondaine des tanukis*
a été créée par David Pearson.

Titre original :

Fukkoki

Inoue, Hisashi

© Yuri Inoue, 1985.

© Zulma, 2024, pour la traduction française.

Édition française établie en accord

avec Yuri Inoue, c/o Inoue Office Inc.,

par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.

www.zulma.fr

Z

PREMIÈRE PARTIE



*Où les tanukis font parler d'eux
en maint endroit*

En cette huitième année de l'ère Tempo [1838], deux hommes cheminaient par une nuit de lune voilée sur la route qui partait du pied du château de la cité capitale, Tokushima, du fief d'Awa, et menait au village de Higaïno-lès-Komatsushima. Celui qui venait en tête tenait à bout de bras, tendue de côté, une lanterne sur le papier huilé de laquelle on pouvait lire : YAMATOYA, TEINTURIER À KOMATSUSHIMA. Le second était un quadragénaire aux traits agréablement réguliers, d'une dizaine d'années plus jeune que son domestique. De nombreux teinturiers étaient établis au bourg de Komatsushima et ce Yamatoya Moémon était le propriétaire d'un gros établissement employant pas moins de cinq ouvriers, ce qui en faisait un des cinq plus importants de la région.

« Quoi qu'il en soit, mon brave Gosuké, que personne n'ait vent du moindre mot de cette conversation, dit Moémon alors que la route laissait derrière elle les dernières fermes et abordait une pinède. Je te prie de garder pour toi ce que tu as entendu. Si cela venait aux oreilles d'Omiyo, imagine son désarroi. »

La lanterne oscilla, entraînée par le large geste d'approbation de celui qui la portait.

« Aux dieux ne plaise, mon maître ! J'aurais bien garde d'en parler ! Mais aussi, messire Hamashima est un bien méchant homme.

— Oui. Pour un peu, je lui aurais sauté au collet mais le courage m'a manqué. »

Tous deux poursuivirent un moment leur chemin en silence.

Ils parlaient là de Hamashima Shôbei, l'intendant général en charge du contrôle de la production locale d'indigo. En effet, en dépit de sa belle prospérité, Moémon n'en demeurait pas moins un vulgaire marchand, et un homme du commun ne se pouvait permettre de porter la main sur ce grand serviteur, proche collaborateur du puissant seigneur du clan d'Awa qu'on disait pourvu d'une rente annuelle de deux cent cinquante-sept mille boisseaux de riz. En tout état de cause, sa colère était bel et bien fondée.

L'office de l'intendant Hamashima consistait pour le plus clair à contrôler la production des boules d'indigo, spécialité et exclusivité du pays d'Awa. Une surveillance de tous les instants était exercée tant on craignait que les manants ne cultivent en secret leurs propres indigotiers, ou de même que ne se rende dans un autre fief un ouvrier transfuge d'une des maisons seules autorisées par patente officielle à fabriquer lesdites boules d'indigo, dans les *litières*, ces grands celliers où l'on tenait couchées les feuilles de ces arbrisseaux sans prix. En effet, que d'aventure la recette de l'élaboration de cette ô combien précieuse denrée vînt à être éventée au profit d'une autre contrée et c'en serait fini du privilège d'exclusivité d'Awa. « Officiellement, le revenu de notre seigneur Hachisuka de Tokushima est de deux cent cinquante-sept mille boisseaux de riz, mais, en réalité, il ne doit pas descendre en dessous des quatre cent cinquante mille », disait la rumeur qui courait dans le pays, et il n'en était ainsi que grâce à cette bénédiction qu'était l'indigo ; on ajoutait aussi que le seigneur en personne se donnait bien de la peine pour que le secret restât bien gardé. Qu'on en juge : lors de chaque séjour régulier qu'il devait faire à la capitale de l'est, Édo, il se voyait prié par chacun de ses homologues daimyôs présents

dans la plus vaste salle du château shogunal de bien vouloir lui céder quelques graines d'indigotier. Difficile pour lui de décliner ces requêtes. Aussi en offrait-il quelques-unes, sinon qu'il s'agissait de graines dites *mortes*, c'est-à-dire passées à la chaleur en sorte de les rendre stériles. Au bout de quelque temps, la remarque suivante lui revenait :

« J'ai rapporté sur mes terres les graines que vous avez eu la bienveillance de m'offrir, je les ai fait planter et cultiver avec le plus grand soin, or, aucune n'a donné. On dirait bien qu'elles ne peuvent pousser qu'aux abords de votre beau fleuve Yoshino. »

Si notre seigneur lui-même se donne ainsi tant d'arias, que ne devrions-nous point faire, nous autres gens d'Awa, ses sujets!... Ainsi concluait-on chaque fois qu'une conversation roulait sur ce thème dans la cité provinciale.

L'été précédent, le Yoshino était sorti de son lit et la récolte avait été mauvaise, au point que les ouvriers s'étaient trouvés momentanément privés de travail. Trois d'entre eux avaient saisi l'occasion pour partir en cachette pour une visite aux grands sanctuaires d'Isé, mais à peine arrivés à Ōsaka, ils étaient tombés sous le sabre d'on ne sait qui. Un autre aspect de l'« office » de l'intendant général, murmuraient-on. Bien naïf celui qui tenterait de rétorquer à cela qu'ils n'avaient point à partir comme des voleurs pour ce pèlerinage, il leur suffisait d'en faire la demande. Et ce pour la bonne raison que, de mémoire d'homme, jamais on n'avait vu octroyer une telle autorisation.

À cela ne se limitaient pas les attributions des services de l'Intendance générale, qui percevaient également les fermages des métayers et surveillaient de près le transport des sardines et autres poissons destinés à être transformés en engrains, lesquels engrains étaient vendus aux précédents. En outre, ils s'intéressaient de tout aussi près aux transactions qui s'effec-

tuaient entre les négociants en indigo agréés par le seigneur d'Osaka et ceux de Tokushima, de Komatsubara et autres lieux du comté d'Awa ; une affaire était-elle conclue qu'ils prélevaient leur dîme séance tenante. Un producteur local voyait-il son établissement devenir prospère, une contribution en espèces sonnantes et trébuchantes était illico exigée de lui, autre tâche tout aussi importante de notre personnage l'intendant. Et cela ne s'arrêtait pas là : les teinturiers eux-mêmes étaient l'objet de sa tout aussi vigilante attention. En effet, ces derniers étaient de par leur état peu ou prou au courant de la fabrication de l'indigo. De là à ce que l'un d'entre eux ne fit connaître au-dehors le fameux procédé... Et c'étaient des soupçons que l'intendant semblait visiblement nourrir.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos voyageurs. Le jour précédent celui-ci, ledit personnage avait fait tenir à Moémon une lettre de convocation. *Veuillez vous présenter dans la matinée de demain à l'office de messire Hamashima Shôbei. Vous ne regretterez pas le déplacement*, disait la brève note dûment estampillée, et Moémon avait donc quitté la maison d'un pas allègre en compagnie de son fidèle domestique Gosuké. Toutefois, ce fut pour s'entendre déclarer tout de go à son arrivée :

« Je crois savoir que vous avez une fille qui se nomme Omiyo. Je parle là de celle qui m'a servi un thé si délicieux l'an passé, lorsque j'ai fait une brève halte chez vous en me rendant au sanctuaire Toyokuni de Komatsushima. Eh bien, sachez que, depuis, son visage me hante véritablement. Je vous fais donc la proposition que voici : accepteriez-vous de me confier votre Omiyo pendant quelque temps ? Moyennant quoi, pardonnez-moi l'expression, je vous exempte de toute contribution durant qu'elle sera à mes côtés. »

En d'autres termes, je veux votre Omiyo pour concubine,

exigeait l'autre. Moémon s'était prosterné jusqu'à racler son front sur les tatamis, avait tenté de refuser :

« Votre sollicitude et votre intérêt me touchent infiniment, seulement, ma fille, qui a perdu très tôt sa mère, a été élevée par le rustre que vous avez devant vous et elle a de bien vilaines manières. Moi qui vous parle, je vis dans la crainte perpétuelle qu'elle ne commette quelque incongruité, c'en est au point que mes activités professionnelles s'en ressentent.

— Je crois me souvenir qu'elle est âgée de dix-huit printemps. J'en ai personnellement cinquante-sept. Elle pourrait être ma petite-fille. Vous me croyez capable de lui en vouloir pour un impair, quel qu'il fût ? Ne soyez pas si puéril, allons ! Qui donc s'en froisserait ? D'ailleurs, je m'engage à faire son éducation. Les manières du déduit, jointes à celles du monde, voilà qui promet. Par ma foi, je sens que je vais avoir fort à faire ! Hahaha !

— Je ne sais comment vous remercier de ces paroles si bienveillantes. Mais le hic est que je ne trouverai aucun gendre pour me succéder si je n'ai plus mon Omiyo. La maison Yamatoya n'est point une bien grosse affaire mais si tout devait prendre fin avec moi, quelles excuses invoquerais-je devant les ancêtres fondateurs ? Vous comprendrez que...

— Dans ce cas, topsons sur un délai de deux ans. Vous récupérerez votre fille au printemps de sa vingtième année. Voilà qui vous donnera largement le temps de trouver un futur gendre. De cette manière, vous pourrez fêter l'heureux événement sitôt qu'elle vous sera revenue.

— Je vous suis reconnaissant de ce conseil qui ne me serait jamais venu à l'esprit. Seulement, songez que mon gendre sera bien à plaindre...

— À plaindre ? Quand on a pour épouse une femme dotée d'une riche expérience ! J'ajouterais que tout ceci restera entre

nous trois, vous, Omiyo et moi. Gardons notre langue et nul autre que vous et moi ne saura qu'elle n'a plus sa fleur !

— Vous avez tout à fait raison. Néanmoins, si trois personnes peuvent garder un secret, vous n'empêcherez pas le qu'en-dira-t-on...

— Vraiment, voilà qui est digne d'éloge. » Un sourire rida davantage encore la face d'aubergine flétrie de Hamashima. « Vous venez de me faire comprendre à quel point vous êtes attaché à votre fille. Puissent tous les parents vous ressembler. Oubliez cela, oubliez cela ! Il va sans dire que ma proposition était une plaisanterie. En fait, je vous ai mandé aujourd'hui pour la raison que voici : je trouve proprement détestables les motifs d'embruns que vous imprimez sur les étoffes pour kimonos légers. »

Les tissus de cotonnade légère pour *yukata* agrémentés d'embruns avaient établi la réputation de la maison Yamatoya. Sur un fond d'indigo figurant la mer venaient se briser les vagues qui s'effilochaient en délicates gouttelettes blanches, un motif en faveur à Édo où on se l'arrachait, en particulier dans le demi-monde. Précisément, une commande de « cinq cents pièces, à livrer au plus tard fin quatrième mois courant » était arrivée au mois de janvier dernier. Elle émanait de l'illustre enseigne de vêtements Echigoya, sise quartier Nihonbashi à Édo, dont la notoriété était parvenue jusqu'en ce lointain pays d'Awa. *Il a été convenu*, précisait-on, que les geishas du quartier de Tatsumi se présenteront au complet revêtues de leurs plus beaux atours, leurs kimonos légers à motif d'embruns, lors du festival d'été du sanctuaire Hachiman de Fukagawa. Moémon avait déposé religieusement le pli sur l'autel des ancêtres et s'était adressé à la tablette funéraire paternelle en ces termes :

« Père, m'en voudrez-vous encore à présent ? »

Yamatoya père se faisait de la teinture d'Awa la même

conception que tous ses confrères et aimait à répéter : « Contente-toi de teindre nos cotonnades uniformément en indigo. Nous obtenons le plus bel indigo de tout le pays, il n'a nul besoin d'être orné d'un quelconque motif. Ne fais rien d'autre. Si néanmoins tu entends t'essayer à des motifs, qu'à tout prendre ils soient le plus ordinaires que possible. Ne t'avise point de faire dans l'excentricité. »

Trois ans plus tôt, Moémon travaillait encore dans le respect de cette volonté paternelle. Et il est vrai que tout dessin, quel qu'il soit, est finalement sujet aux modes, qu'il faut constamment l'adapter au goût du jour. Sous peine de se condamner à plus ou moins brève échéance à se servir comme d'une corde d'une des pièces invendues et à se pendre à l'imposte de son salon. En ce sens, « uniformément en indigo » garantissait de se prémunir contre le risque de passer de mode. Sans être mirobolantes, les affaires allaient alors leur bonhomme de chemin, ce qui suffisait à éviter de se retrouver avec des invendus.

Or, un été, il y avait de cela trois ans, un pèlerin à la mise de gueux était apparu devant le magasin et s'était arrêté pour demander l'aumône, avant de s'effondrer par terre, sans forces. Moémon et Gosuké l'avaient transporté dans une pièce à l'écart et il avait été confié aux bons soins d'Omiyo. Une dizaine de jours plus tard, l'inconnu était de nouveau sur pied et il s'était mis à flâner, quotidiennement, dans l'atelier, observant mine de rien les ouvriers au labeur. Un matin que le premier vent de l'automne se levait, il avait déclaré à Moémon :

« Accepteriez-vous de me prêter un rouleau de coton blanc et un chaudron rempli de cire fondu ? »

Les objets remis, il avait étendu largement l'étoffe sur le sol et d'un geste vif l'avait aspergée de la cire.

« À présent, veuillez plonger ce tissu dans un bain d'in-

digo. Une fois sec, vous le débarrasserez de la cire. Oui, vous devriez alors voir surgir un dessin qui sort de l'ordinaire. Ensuite, vous teindrez dix pièces ainsi que je viens de le faire, que vous expédierez à l'Echigoya, à Édo. Vous vous en félicitez. Vous y joindrez cette missive. »

Il avait tiré de son giron une lettre qu'il avait déposée devant le marchand avant de se relever avec souplesse et de quitter la maison. Il avait alors disparu en direction du sud, comme emporté au loin par le vent qui s'était justement mis à souffler. La lettre portait l'inscription : *À monsieur le premier commis de l'Echigoya*, que suivait : *De la part de Tôshûsai¹, toujours de ce monde.* Cachetée, on ne pouvait en connaître la teneur.

Moémon avait exécuté scrupuleusement les gestes du pèlerin et le résultat avait été un magnifique dessin d'embruns. Il l'avait alors fait reproduire par Gosuké sur un patron, avec lequel on avait teint dix pièces d'étoffe qu'on avait ensuite expédiées à Édo en y joignant le fameux pli. Ceci se passait au dixième mois, trois ans auparavant. Au premier mois de l'année suivante parvenait une commande de cent rouleaux, laquelle commande était passée à deux cents l'année dernière et à cinq cents cette année. Se souvenant des conseils de son père, Moémon avait eu scrupule à faire commerce de pareils dessins, mais l'opération prenait une telle ampleur qu'il n'y pensait plus. À présent, estimait-il, « il devrait y avoir moyen de développer mon affaire en faisant moitié-moitié entre la teinture pure et l'imprimé ». Et voilà qu'avait surgi Hamashima qui lui mettait des bâtons dans les roues.

« Pour commencer, il ne convient pas que vous fassiez négoce avec Édo. “Ne convient pas”, non, le mot est trop faible. C'est une hérésie, devrais-je dire ! Enfin quoi, songez un peu ! Ce ne sont jamais que cinq cents pièces d'étoffe pour

yukata qu'on vous commande là. Et il vous faudra compter avec les dépenses d'envoi jusque là-bas.

— Les frais d'expédition sont à la charge du commanditaire. C'est donc une affaire rentable pour nous.

— De plus en plus bizarre ! La maison Echigoya de Nihon-bashi, j'en ai moi-même entendu parler lors de mes séjours à la résidence officielle de notre seigneur à Édo. C'est sa formule "Soldes à prix sacrifiés, ventes au comptant et à prix fixe" qui a fait sa renommée. "Prix sacrifiés", parfaitement ! Je vous demande un peu ! En avez-vous conscience, Yamatoya ? Avec les frais d'expédition qui viennent en sus du prix des articles, on est bien loin du compte ! Ces *yukata* vont être d'un prix proprement inabordable, croyez-moi.

— Je n'en sais pas davantage. J'imagine toutefois qu'ils jugent avoir tout à gagner à ce que l'ensemble des geishas soient habillées par eux, ne pensez-vous pas ? Se faire pareille réclame moyennant le simple règlement des débours de transport, voilà qui n'est pas cher payer.

— Vous avez une certaine hardiesse à vouloir m'apprendre à compter, à moi, Hamashima Shôbei qu'on dit être un abaque portant kimono, fit son interlocuteur, yeux furibonds exorbités dans un visage d'un jaune malsain qu'on eût dit enduit de gélatine. Je soupçonne qu'il se passe des choses peu avouables entre la maison Echigoya et vous. J'espère pour vous que vous n'avez pas osé vendre le secret de fabrication de l'indigo ! Cette commande me paraît pourtant bien en être la rémunération. En conséquence de quoi, Yamatoya Moemon, je vous déclare céans privé de tous vos biens, champs, biens immeubles et tout ce qui s'y trouve, et je vous condamne à être banni dans l'île de Nakatsu, à une demi-lieue au large de l'embouchure du Nakagawa ! »

Ces mots prononcés, l'œil du matois se radoucit.

« Enfin, que je dis, mais si cela devait effectivement se pas-

ser ainsi, Omiyo serait affreusement malheureuse. Vous êtes le mieux placé pour l'imaginer, avec toute l'affection que vous lui portez. Vous aurez la visite d'un envoyé lorsque viendra l'époque où les premiers cerisiers fleuriront. Je vous accorde jusque-là pour peser votre réponse. Il se trouve, voyez-vous, que notre seigneur a daigné me faire don d'une villa, et dans le jardin coule un ruisseau avec au bord un arbre de toute splendeur, plusieurs fois centenaire. Le vent y disperse les pétales, ils tombent les uns après les autres à la surface de l'eau qui les emporte sous vos yeux, un spectacle des plus enchanteurs qui soient. Je voudrais pouvoir y goûter avec mademoiselle votre fille à mes côtés. Aussi, Moémon, faites en sorte de ne pas être expédié sur Nakatsushima. »

Voilà donc ce que Hamashima entendait par : « Vous ne regretterez pas le déplacement. » Et ce déplacement, Moémon le refaisait maintenant en sens inverse après avoir été menacé ainsi tant et plus.

Gosuké ayant trébuché, la lanterne se balança de nouveau. Tout occupé à éclairer les pas de son maître, il n'avait vraisemblablement pas remarqué la présence d'une grosse pierre devant lui.

« Regarde donc devant toi de temps en temps. Tu vas finir par te tordre le pied.

— Bah. Votre serviteur l'a encore solide, ne craignez rien pour lui. Il n'empêche, tout par ici est encore en l'état où l'a laissé le débord de l'an passé. »

La Ta'ura n'était qu'un bien modeste cours d'eau, comparée au fleuve Yoshino. Pour Moémon, cependant, elle avait beaucoup plus de prix que ce dernier car c'était dans ses eaux qu'il mettait à tremper ses toiles teintes de frais. Le pont qui la franchissait annonçait que l'on était arrivé à Higaïno.

« Dès que les ouvriers auront quelque temps de loisir, je leur demanderai de dégager la route de ces pierres. Avec pro-

messe de rétribution, tous se feront un plaisir de venir et de retrousser leurs manches.

— Ne songez point à cela mais bien plutôt à ce que vous allez répondre à messire Hamashima. » Gosuké releva haut sa lanterne pour regarder son maître. « Monsieur mon maître, permettez à votre pauvre Gosuké, qui s'est creusé la cervelle qu'il n'a guère profonde, de vous donner un conseil. À mon humble avis, la seule chose à faire est de gagner un autre fief le plus vite possible en compagnie de mademoiselle votre fille.

— Gosuké, par ma foi, je crois que je suis devenu fou. »

Le maître ouvrait des yeux aussi ronds que ceux des pouponnées qui sont les spécialités locales. Acquiesçant de la tête, le domestique reprit d'une voix mouillée de larmes :

« Et c'est bien compréhensible ! Quiconque ayant à méditer sérieusement sur cette proposition de messire Hamashima le deviendrait. Au fait, oui ! Vous seriez bien plus heureux si vous perdiez complètement l'esprit, maître. Et votre serviteur ferait de même et... »

— Ça n'est pas ce que je veux dire. » Moémon tendait le doigt en face d'eux. « Gosuké, il y a trois ponts Ta'ura !

— C'est donc vrai, vous êtes devenu fou. » Gosuké essuya ses larmes du dos de sa main libre. « Il n'y a jamais eu ici qu'un seul pont Ta'ura, maître. Et il n'y en aura toujours qu'un seul. Tout extravagant le monde tournerait-il même, par principe il y en a un seul par end... »

Il se frotta de nouveau les yeux. Non cette fois pour faire disparaître ses larmes. Il venait à son tour d'apercevoir devant lui trois ponts Ta'ura l'un à côté de l'autre.

Le pont n'était pas bien grand avec sa toise de large, ses cinq de long, son garde-fou de faible hauteur à balustres. Le sentier qui longeait la berge en amont et en aval faisait comme un carrefour à l'entrée, ou, pour le dire autrement, on avait là comme un espace dégagé sur lequel se présentaient trois

ponts à l'identique bien sagement alignés ! Les deux hommes s'approchèrent à pas prudents, tendirent la main pour effleurer les garde-fous et les premiers balustres qui se présentaient. Rien à dire, le toucher était bien chaque fois celui du vrai bois d'arbre, et les petits coups qu'ils donnèrent dessus ensuite en rendaient fidèlement le même son assourdi ; ils secouèrent les balustres, faisant du même coup gémir chaque pont dans son entier. La lanterne approchée révéla l'inscription : PONT TA'URA. SEPTIÈME MOIS INTERMÉDIAIRE DE L'AN DE GRÂCE SIX, ÈRE TEMPO. DON DES TEINTURIERS DES VILLAGES DE TA'URA ET HIGAÏNO. La même inscription s'avéra gravée sur les trois ouvrages, en caractères identiques et, également patinées, toutes trois paraissaient aussi anciennes l'une que l'autre.

« Nous ne rêvons pas, non ! émit Moémon qui venait de se pincer la joue pour la troisième fois. Mais, avoue, Gosuké, ce n'est tout de même pas normal que ce pont, qui était unique lorsque nous l'avons passé ce matin même, se soit multiplié par trois en l'espace d'une demi-journée. Et pourtant, nous voyons bien de nos propres yeux quelque chose de pas normal, un quelque chose de pas normal que nous sentons même au toucher... Il faut croire que nous avons sérieusement perdu l'esprit. C'en est au point que je m'attends à trouver à mon arrivée une demeure à trois lits. Et le pire encore est que les trois exemplaires seront à chaque fois authentiques ! Je vais découvrir dans les latrines trois clapets de tinettes, dans la salle d'eau une baignoire en triple exemplaire, et la même vapeur s'élèvera de chacune. Quand je m'installerai à ma table pour les repas, j'aurai devant moi deux fois trois, six baguettes, et quand je voudrai faire mes comptes à mon bureau, eh bien, mes abaques seront devenus énormes, ils compteront dix-huit boules, sur soixante-dix-huit rangs... Ah, je perds la tête rien que d'y penser ! Gosuké, nous voilà tous deux devenus fous pour de bon !

— Mais vous pouvez aussi bien y être gagnant, mon maître. Votre fortune va tripler sur-le-champ. Lorsque vous alignerez vos pièces d'or devant vous, vous en compterez trois fois davantage, outre que toutes seront d'authentiques *koban* du meilleur aloi.

— Je vois que tu es aussi gravement dérangé que moi. Tu ne sourirais pas de si niaise manière dans la circonstance si tu avais tes esprits.

— Mon maître, c'est vrai que nous ne rêvons pas, mais c'est tout aussi vrai que nous sommes loin d'être devenus fous. »

Gosuké avait pris une mine concentrée :

« La meilleure preuve c'est que le pont est la seule chose que nous voyons en triple exemplaire. Ainsi, je ne vous vois qu'un visage, je ne vois qu'une seule lune ; quant à la route...

— Alors, comment expliques-tu cela ?

— C'est tout bonnement le coup d'un tanuki.

— Un tanuki, dis-tu ?!

— Oui. C'est la réponse à laquelle je suis arrivé après avoir mûrement réfléchi pendant que vous vous tourmentiez. »

Gosuké expliqua que, s'il arrivait auparavant qu'un villageois de Higaïno ou de Ta'ura fût victime de la facétie d'un tanuki* les cas étaient devenus beaucoup plus fréquents depuis l'inondation qui avait frappé la région l'année précédente. À l'origine, ces animaux vivaient surtout dans le nord du comté d'Awa, dit le Kitagata, dans le bassin du Yoshino, mais les eaux les avaient emportés en masse jusque dans ces parages méridionaux. Et la rumeur attribuait à ce phénomène les nombreux incidents qu'on signalait ces derniers temps.

« Saviez-vous qu'un paysan de Higaïno s'est trouvé nez à nez avec un tanuki-paravent ? »

* Nom japonais du chien viverrin.

Gosuké raconta qu'un soir de l'année d'avant, à la belle lune d'automne, ce paysan cheminait sur la route menant au village lorsqu'il avait distingué un énorme paravent fait d'un ais de cèdre massif de plus de dix pieds de haut et large d'un peu moins dressé devant lui au beau milieu du passage. Comme la récolte du riz venait de s'achever, il était passé dans un champ fauché en contrebas, pensant contourner ainsi la chose. Or, celle-ci s'était mise à suivre ses propres mouvements. Saisi d'effroi, notre homme avait rebroussé chemin et pris ses jambes à son cou sans demander son reste.

Ce qu'apprenant, le supérieur du temple Kôsenji avait déclaré sans hésiter : « Eh bien, je m'en vais aller le voir, votre fameux paravent » et s'était éloigné en direction de l'endroit. Les villageois, tremblants, l'avaient suivi à distance prudente, et effectivement, ils avaient aperçu un grand paravent qui barrait la route. Le bonze avait marqué le pas une seconde mais pour tout de suite reprendre sa marche comme si de rien n'était. Le madrier traversé, un cri s'était fait entendre et ledit panneau s'était effacé tout d'un coup.

« À propos, on parle aussi d'un tanuki-moustiquaire... »

La lune était haute dans le ciel en ce soir de fin décembre, l'an passé. Un jeune charpentier avançait sur la route, entre des rizières, rentrant pompette d'une taverne de Komatsu-shima où il avait bu une petite fiole de saké. Tout à coup, il avait vu une moustiquaire qui pendait droit devant lui. Les rizières, en eau, formaient un véritable étang alentour. Impossible d'avancer autrement qu'en soulevant la moustiquaire. Ce que, l'alcool aidant, il fit d'un geste énergique. C'est alors qu'une deuxième moustiquaire apparut sous son nez. Il répéta son geste mais chaque fois surgissait un nouvel écran de gaze qui venait remplacer le précédent devant lui. Vers le cinquantième, il s'était dégrisé, au cinquante-deux ou troisième, une frousse épouvantable s'était emparée de lui et il

avait viré sur les talons, estimant que son salut ne pouvait être que dans la fuite. Or, il avait eu beau continuer de soulever les moustiquaires successives, il voyait toujours une espèce de cage de tissu retombant autour de lui. On l'avait découvert au matin errant, hagard, dans les environs.

« Bref, je me suis remémoré tout cela et après divers rapprochements j'en suis arrivé à la conclusion qu'il doit se trouver un tanuki qui se plaît à contrarier le passage des gens.

— Tu veux dire que sur ces trois ponts, deux seraient des créations de ce tanuki dont tu parles ? »

Moémon observa derechef les trois ponts avec une expression d'admiration non dissimulée.

« Le bougre a fait de la belle besogne, on dira ce qu'on voudra. Mais trêve de compliments, je n'ai pas que ça à faire. Il nous faut à tout prix passer de l'autre côté si nous voulons regagner nos pénates. Comment faire pour franchir ce pont sans encombre ?

— Nous pourrions lancer une pierre. Si le pont est un vrai pont, elle roulera sur une bonne distance et nous en aurons le cœur net au bruit. Si c'est une illusion, elle passera au travers du tablier et plouf ! cherra dans l'eau.

— Voilà une riche idée ! »

Ayant ramassé chacun trois pierres, ils en firent rouler une première sur le pont le plus à droite. Elles roulèrent sans bruit jusque vers le mitan et disparurent à leur vue. À peine eurent-ils retenu leur souffle qu'ils entendirent un plouf ! redoublé.

Ils firent de même pour le pont le plus à gauche, avec un résultat semblable. Autrement dit, celui du milieu était le bon, CQFD. « L'affaire est entendue ! » lança Moémon qui s'apprétait déjà à faire un pas en avant mais que Gosuké retint d'un « Deux précautions valent mieux qu'une. Hop », avant de faire rouler sa pierre. Celle-ci roula pendant un court

moment avec un bruit bien agréable, s'immobilisa au beau milieu. Gosuké s'avança, précédant son maître – « À vous, monsieur mon maître. Prenez garde où vous marchez » – tout en tendant vers lui une lanterne bienveillante.

« On dirait que me voici son obligé à ce tanuki, émit Moémon, de l'émotion dans la voix. Oui, avec cette histoire de pont devenu triple, j'ai complètement oublié les tracas que messire Hamashima me cause. Si j'avais continué à me faire du mauvais sang, je crois bien que j'aurais fini avec la tête à l'envers. Ce tanuki m'a bien involontairement distrait de mes soucis, du moins pour le moment, car qui sait ce que me réserve l'aven... »

Il n'acheva pas. Il venait en effet de lire sur la lanterne que Gosuké tendait vers lui : TANUKI-PONT TA'URA. Il frémît, comme si une main glacée passait dans son cou. Il ne voyait de son serviteur que le visage, un visage où se dessinait un sourire malicieux, pourvu d'un nez qui s'allongeait et noircissait, d'yeux qui s'arrondissaient à la taille de soucoupes, luisant d'un éclat doré. Lorsqu'il laissa échapper une exclamation, il était déjà entre terre et eau.

2

Moémon n'aurait pu, si l'on peut dire, tomber en meilleur endroit puisqu'il n'y avait ni trop ni trop peu de fond, l'eau arrivant à hauteur du ventre. Il puise de l'eau dans ses mains réunies en coupe pour se la passer sur le visage avant de relever le front. Le pont dissimulait la lune toujours prise dans son voile de nuées. Un pont, un seul.

« Monsieur mon maître, que diantre s'est-il passé ? Il ne faut pas être aussi impatient, allons, ni vous laisser aller au désespoir. »

C'était Gosuké, penché par-dessus le parapet. Sans lui répondre, Moémon s'approcha du bord, côté Higaïno. Le domestique franchit le pont à petits pas et accourut au bas de la berge à sa rencontre. YAMATOYA, pouvait-on lire sur sa lanterne.

« Prenez ma main. » Il lui tendait le bras mais Moémon se hissa tout seul jusqu'en haut. « C'est le coup du tanuki-pierre. » Gosuké lui frottait le visage et le cou avec sa serviette. « Vous vous souvenez que, à un moment donné, j'ai buté contre une grosse pierre, n'est-ce pas ? J'ai perdu l'équilibre et je me suis étalé par terre. Malheureusement, l'endroit était mal choisi, je suis tombé sur le flanc et j'ai heurté un autre caillou, j'ai tourné de l'œil... »

Il cessa d'essuyer son maître pour se dénuder le côté droit et approcha la lanterne dont il éclaira son flanc. Effectivement, on distinguait une marque rougeâtre. Il se rhabilla, reprit :

« Je ne saurais vous dire combien de temps je suis resté sans connaissance. Toujours est-il que quand je suis revenu à moi, ma lanterne gisait sur le sol ; du coup, la bougie s'était éteinte. Je ne vous voyais pas à côté de moi. Je me suis demandé ce qui s'était passé et j'ai rallumé la lanterne au briquet puis me suis relevé. À ce moment, j'aperçois la fameuse pierre. Sacré-bleu ! Histoire de me venger, je lui flanque un bon coup de la semelle de ma sandale et, imaginez ma surprise ! Qu'est-ce que je vois ? Des pattes et une queue qui lui poussent tout soudain, et elle se met à se sauver vers le nord ! Ah, si vous aviez pu voir avec quelle célérité ! Bref, tout cela pour dire que c'est le tanuki-pierre fameux dans tout l'Awa qui m'a fait tomber. J'arrive tant bien que mal sur le pont et là, je vois une forme humaine qui se précipite dans la rivière. Du premier regard, j'ai bien compris qu'il s'agissait de vous, mon maître. Ça n'est pas pour me flatter mais pour lors voici, l'un dans

l'autre, trente bonnes années que je suis à votre service, jamais je ne pourrais me tromper à votre endroit. Par le ciel, mon maître vient de se jeter à l'eau de désespoir ! me suis-je dit aussitôt et j'ai accouru... Maître, vous n'auriez pas dû choisir de vous en aller seul sans m'en parler auparavant...

— Je comprends tout à présent. Lorsque tu as achoppé à cette pierre et que la lanterne a vacillé, ce tanuki avait déjà pris possession de toi, mon brave Gosuké. Eh bien, figure-toi que moi aussi, j'ai donné dans le panneau. »

Et Moémon de lui conter par le menu sa rencontre avec le tanuki-pont Ta'ura. Lorsqu'il en eut terminé, le froid l'avait gagné de la tête aux pieds. Même dans le sud d'Awa, les mois de mai n'en sont pas moins frisquets, et la nuit était tombée. Être trempé comme un barbet, par-dessus le marché, n'arrangeait rien. Moémon pénétra dans une ferme proche où il demanda à se sécher auprès de l'âtre creux ménagé au milieu de la pièce planchée. De son côté, Gosuké partit au pas de course pour la maison du maître, distante d'une demi-lieue, afin de rapporter des vêtements de rechange. Une lieue aller-retour, il ne lui faudrait pas plus d'une heure pour être de retour.

La ferme était celle d'un métayer au service de Yamatoya, aussi s'empessa-t-on de relancer le feu d'un fagot, d'emmitoufler le propriétaire dans un épais kimono ouaté, de lui servir du saké à ras bord dans une grande tasse à thé, si bien que celui-ci ne tarda pas à se sentir gagné par une douce chaleur. Revenu à de plus agréables sensations, il jeta un coup d'œil autour de lui, pour remarquer l'absence du maître de céans, Heisaku, ainsi que de son jeune fils de seize ans, Sakuhachi. S'occupaient de lui la vieille mère de Heisaku et la belle-fille.

« Je vois que les hommes de la maison sont sortis. Pour quelle raison ? Y aurait-il un conseil ce soir ? » s'enquit-il.

Les deux femmes lui expliquèrent que, ces derniers temps,

les niches des tanukis dépassaient assurément les bornes. Jusqu'à l'inondation de l'an passé, les gens voyaient encore d'un assez bon œil les facéties auxquelles ceux-ci se livraient dans le comté, facéties qui ne consistaient jamais, au fond, qu'à se transformer en une passoire de bambou flambant neuve que quelqu'un découvrait sur le bord de la route – « Avec ça j'ai gagné ma journée ! » se réjouissait-on en ramassant l'objet dans lequel, une fois rendu à la maison, on mettait les haricots verts qu'on venait de faire bouillir, ensuite de quoi on l'apercevait soudain pourvu de pattes et d'une queue en train de se carapater de la maison. Un moyen d'avoir des haricots gratis, en somme. Une autre farce consistait par exemple à attendre qu'une femme entre dans les latrines et s'y accroupisse, pour brandir depuis le fond de la fosse une spatule de bois avec laquelle on lui raclait doucement le derrière... On le voit, rien de bien méchant, la plupart du temps.

Les tanukis natifs du village de Higaïno avaient un faible pour les bruitages. Entendait-on intimer pompeusement : « On se prosterne ! On se prosterne ! », cela avertissait le bas peuple que l'escorte seigneuriale approchait au pas. Tout le monde laissait là ses occupations, dans les champs, au logis, pour accourir jusque sur le bord de la route et se prosterner bien bas. Et alors, que voyait-on arriver ? Un équipage, pas de doute, mais pas celui qu'on attendait : des pèlerins de passage ! « Ce fripon de tanuki nous a roulés encore une fois ! » s'esclaffaient les villageois en se grattant la tête, après quoi ils s'en retournaient vaquer à leurs travaux. Ce jour-là, le travail allait bon train. D'humeur plaisante pour avoir ainsi ri de bon cœur, ils pouvaient se donner entièrement à leur ouvrage.

Lorsqu'on bâtissait une maison dans le village, tout l'endroit connaissait pendant un certain temps des nuits fort bruyantes. Car les tanukis singeaient alors les charpentiers et

l'on avait droit à toute la gamme de bruits possibles et imaginables : de scies, de ciseaux à bois, d'herminettes, de haches, de rabots... Certains mauvais coucheurs proposaient certes régulièrement d'organiser une campagne d'extermination de cette engeance dont le tintamarre empêchait tout le monde de fermer l'œil, mais tout aussi régulièrement, les plus anciens intervenaient pour les en dissuader : « Ils ne font que nous rendre la monnaie de notre pièce, après tout. Nos jours et nos nuits sont à l'inverse des leurs, eux dorment pendant le jour et sortent le soir. Mais le bruit que nous faisons les empêche de dormir. Voilà pourquoi ce bruit que nous faisons, ils nous le rendent durant que nous dormons. Il n'y a qu'à patienter jusqu'à ce que les travaux soient terminés. » Chaque fois, l'argument portait, on ne parlait plus de les occire. Et, chose curieuse, la nuit suivante, on n'entendait plus un seul de ces bruits.

L'un des tanukis qui avait nom Tanuki-Belles-manières – un surnom qu'on lui avait donné à Higaïno – était un bouffon d'un genre particulier. Qu'on se figure un après-midi d'été d'orage, une averse qui éclate. À peine s'était-elle calmée qu'on voyait accourir un jeune garçon de douze, treize ans, simplement vêtu d'un pagne en peau de tigre, qui se mettait à toquer de porte en porte par tout le village pour annoncer, la mine contrite et la voix à l'avenant : « Faites excuse, c'est le paternel, là-haut, qui vient de faire tout ce tintamarre. » Si quelque moqueur lui répondait, par exemple, d'une voix faussement attristée à travers le volet : « Le vacarme passe encore, le problème c'est surtout pour mon gamin, ton père le dieu du tonnerre lui a volé son nombril. Ça fait bien pitié de penser que toute sa vie il va se demander où se trouve le milieu de son ventre. Voilà bien des tracas en perspective pour lui. » Le gamin était un instant sans répondre, puis on l'entendait partir en courant pour revenir peu après du même

train. Pour quoi faire ? se demandait-on, avant de découvrir, posée sur le pas de la porte, une boîte de confit de palourdes. Ces mollusques, qui ressemblent de si près à notre nombril, représentaient pour lui une manière de cadeau d'excuse. On voit donc que jusqu'à l'inondation de l'an passé, les tanukis pouvaient être considérés comme de bons compagnons de jeux des humains. Or, depuis, les relations avaient tourné à l'aigre. Pour la raison qu'ils se livraient maintenant à des jeux abominables.

« Je suis un bourgeois de la ville, mon travail m'absorbe tant que j'ignore pour ainsi dire tout de votre vie rustique. Quand vous parlez de farces abominables, vous faites allusion au tanuki-paravent et au tanuki-moustiquaire, je présume ? » dit Moémon qui se remémorait ce que le tanuki métamorphosé en Gosuké lui avait raconté peu avant sur le pont. Mais la vieille mère et sa bru lui répondirent d'une même voix :

« L'un et l'autre sont encore fréquentables. La pire engeance, ce sont ceux qui se muent en pipe et en intendant. »

Elles s'expliquèrent : le tanuki-pipe sévissait à l'heure où les hommes rentraient des champs. Au crépuscule, on voyait s'allonger devant soi l'épais tuyau d'une pipe *kiseru* qui surgissait du ciel teinté par le soleil couchant en émettant une espèce de sifflement lugubre. Son fourneau avait la grosseur d'une tête de nouveau-né. On se tournait vers le bout du tuyau pour voir qui donc tendait ainsi cet objet singulier ; or, on ne voyait pas grand-chose car il se fondait dans le ciel couleur aubergine. Tout donnait à penser que la pipe avait poussé à partir de là-haut. Il arrivait également que le tuyau s'allongeât à partir du sombre bosquet de cryptomères dans l'enceinte du sanctuaire de la divinité locale. Toutefois, la plupart du temps, une voix rugissante venait on ne savait d'où, des airs ou de la terre, pour quémander :

« De grâce, du tabac... un peu de tabac, de grâce. »

Comme en cas de refus vous pouvez être sûr de vous retrouver avec des embêtements, on ne sait vraiment que faire. On n'en connaît pas un seul des paysans ayant refusé qui soit sorti indemne. Untel a eu la cervelle desséchée par une mystérieuse fièvre de cheval, tel autre la cuisse droite sabrée par une belette-faucheuse montée sur son tourbillon, tel autre encore s'est noyé dans une fosse d'aisances. Du coup, ces derniers temps, quand ils vont aux champs, ils ne manquent pas d'emporter du tabac coupé fin, mais le malheur est que le fourneau de sa pipe est trop énorme, bien cinq ou six blagues de cent cinquante grammes sont nécessaires chaque fois pour la lui bourrer. Toute cette dépense en tabac leur coûte les yeux de la tête, à nos villageois, c'est à craindre qu'il y en aient qui finissent par se pendre.

En ce qui concerne le tanuki-intendant, voici. Le riz moissonné à Higaïno se monte à un peu moins de mille huit cents boisseaux, qui se répartissent grosso modo comme suit :

Rizières du seigneur : 350

Rizières appartenant aux propriétaires locaux : 150

Rizières restantes : 1 250

Les surfaces qui restent sont des terres octroyées par le seigneur à ses collaborateurs, qui sont au nombre de vingt-six. Un de ceux-ci, le responsable de la comptabilité, Imura Hansuké, avait fait charger trois chevaux d'une partie du riz nouveau, soit deux balles sur chaque, et il avait quitté sa résidence afin d'aller le livrer chez le seigneur quand, à l'entrée sud du pont Ta'ura, il s'était trouvé nez à nez avec l'intendant dudit seigneur.

« Voilà qui tombe à point, maître. » Le soulagement se lut sur son visage. « Figurez-vous que le seigneur vient de me faire savoir qu'il avait un besoin on ne peut plus pressant de fonds et il m'envoie prendre possession du riz. Les montures

sont prêtes. Nous allons faire passer votre charge sur elles », a-t-il annoncé en indiquant l'autre extrémité du pont.

Et effectivement des palefreniers étaient occupés à donner des pois à manger à plusieurs chevaux. Pour les villageois, c'était une réelle aubaine que de couper ainsi au long trajet jusqu'à la ville seigneuriale de Tokushima. Ils s'étaient empressés de délester leurs bêtes pour transporter leur bât sur celles attendant à l'entrée septentrionale mais, chaque fois qu'ils déposaient une lourde balle sur une des bêtes de l'intendant, allez savoir pourquoi, elle poussait un hennissement qui ressemblait à ceci : *plof, plof*. C'est tout de même curieux, s'était dit Imura et à l'instant même il avait repris ses esprits. De montures de l'intendant, point, cela va sans dire, mais de palefreniers non plus. Par la faute du tanuki-intendant, les paysans avaient pris le garde-fou du pont pour des bêtes et tentaient de poser les balles dessus. Mais bien sûr, elles ne pouvaient pas demeurer bien tranquilles en équilibre comme ça. En regardant par-dessus la rambarde, ils les avaient vues s'éloigner lentement au fond de l'eau, poussées par le courant...

« Ça n'est pas dieux possible une telle existence pour nous autres paysans. Garder les bras croisés, c'est condamner Higaïno à devenir un village tanuki. Faut à tout prix faire quelque chose. Voilà ce que Heisaku a dit au moment de partir.

— C'était quand ?

— Guère avant la mi-journée. Il a fait provision d'une bonne dizaine de boules de riz, enfoncé sa serpe à sa ceinture et il a pris la direction du fond du sanctuaire en emmenant notre Sakuhachi. Comme je vous le dis. Je crois que le fiston a pas cessé tout cet hiver de se renseigner sur ces bestiaux. On dirait qu'il soupçonnait l'*enoki* derrière le sanctuaire. Maintenant, reste à savoir si sa bonne pâte de père est capable de

nous en débarrasser. J'ai bien essayé de lui faire comprendre que c'était aventuré mais il a rien voulu savoir. »

L'arrière du sanctuaire était légèrement en contrebas et le bosquet comptait plusieurs dizaines de gros cryptomères. Même en plein jour il y faisait sombre ; au-delà était le cimetière du Kôsenji, un endroit fort lugubre dont on n'approchait vraiment que lorsque quelque affaire nous y appelait, et à mi-distance avait poussé un gigantesque micocoulier tellement touffu qu'il faisait comme un îlot à lui tout seul : l'*enoki* en question. On disait que la foudre s'était abattue dessus peut-être cent vingt ans plus tôt et avait fendu son tronc en deux, sans toutefois qu'il ne montre de signe de sécher. Une véritable monstruosité que cet arbre.

« Je comprends. Votre époux a repéré cette fente. C'est tout à fait le repaire d'un tanuki malveillant. »

Moémon hochait la tête lorsque Gosuké entra en coup de vent dans le vestibule, porteur d'un balluchon. Qu'avait-il donc en tête pour se présenter dans cet appareil – un simple pagne autour des hanches – bref dans un quasi-état de nature. Il fumait par tous les pores.

« Mon maître, et vous madame la mère de Heisaku et vous aussi son épouse, sachez qu'il a réussi son coup ! Il a eu le tanuki ! Je suis revenu en toute hâte pour vous en avertir au plus tôt. »

Tandis qu'il se changeait, Moémon écouta le récit de Gosuké. Lequel récit était le suivant :

Désireux qu'il était de rapporter au plus tôt des vêtements secs à son maître, Gosuké marchait d'un pas alerte par le chemin de derrière lorsqu'il aperçut quelqu'un cheminant d'un pas lent avec on ne sait quoi pendu à un bâton. Ce quelqu'un, de loin, s'avéra être double. Peu après, ces deux silhouettes s'écrièrent à son adresse.

« Holà ! Mais c'est que tu nous files le train, dis donc !

— T'es de la parenté à ce foutu yôkaï de p'tit tanuki, hein ?
T'es venu le délivrer, j'parie ! »

Pas de doute, c'étaient les voix de Heisaku et de Sakuhachi.

« Je suis Gosuké de la maison Yamatoya. Pour une certaine raison, je m'en retourne chez vous avec des habits de rechange pour mon maître, avait-il bien expliqué mais les autres n'en avaient pas cru un mot.

— Le patron de la Yamatoya ne saurait se faire rouler par un tanuki. Ceux que ces bestiaux leurrent, c'est la plupart du temps des benêts ou des têtes de linotte. Sinon, s'ils s'en prennent à quelqu'un d'avisé, c'est qu'il aura été distrait par quelque tracas. Le maître n'est ni benêt ni tête de linotte, à aucun moment non plus il n'est distrait. Et il aurait été berné par l'un d'eux ?! Soi-disant Gosuké, si tu insistes pour nous convaincre, alors montre-toi nu. J'aimerais m'assurer que tu n'as point de queue. »

Il s'était alors débarrassé de ses vêtements et leur avait fait voir son fondement. Fort marris de découvrir l'absence d'appendice à cet endroit de son anatomie, les deux hommes s'étaient tapés mainte fois sur le haut du crâne et, s'inclinant devant son postérieur sans rien :

« Nous avons attrapé ce raton sous l'*enoki*. Une fois rendus, nous comptons préparer un bon fricot et un bouillon avec sa viande. Vous voulez bien partir avant nous et dire à la mère et à la bourgeoise de mettre l'eau à chauffer ? C'est ce qui va le plus vite pour dépiauter ces bestiaux, les jeter dans de l'eau qu'on a laissée longuement à ébullition. La peau vient toute seule. »

Répondant volontiers à la prière de Heisaku, il était donc accouru...

Son récit terminé, il puisa dans la jarre d'eau posée au coin du carré de terre battue de l'entrée et eut bien l'air de s'en régaler.

« Vous vous êtes fait rouler par un tanuki-nu d’Awa, monsieur Gosuké. » Ce dernier faillit avaler son eau de travers en entendant la vieille mère de Heisaku. « C’est ma foi vrai que Heisaku et Sakuhachi ont été à l’*enoki*, mon bon Gosuké, seulement, la vieille que je suis, voyez-vous, ne fait guère fiance à son homme. Oh, c’est un travailleur, dame oui, mais il est tant bonasse que c’en est de la bêtise, c’est à souhaiter qu’avec Sakuhachi il ne tourne pas bonard, enfin, je dis ça mais s’ils le devenaient tous les deux, qu’au moins ils ne perdent pas la vie, voilà la prière qu’avec ma belle-fille nous avons passé notre temps à faire assises en invoquant le Bouddha et puis debout pour claquer des mains face à l’autel des divinités. Et voilà que vous arrivez et que vous annoncez qu’il est parvenu à le prendre vif. Lui, Heisaku ?! Ça ne peut point finir sur une aussi belle réussite.

— Mère dit juste. » L’épouse de Heisaku montrait du doigt la robe ouatée quittée par Moémon à un Gosuké au regard perdu planté en contrebas. « Qu’avez-vous fait de vos effets ?

— La chose était pressante, je les ai laissés sur place. Mais on a convenu que Heisaku me les rapporte. Pendus à son bâton en compagnie de leur prise.

— Pardi, c’est ça. C’est exactement ce que le tanuki traitait. Les tanukis-nus d’Awa passent pour prendre un malin plaisir à dépouiller les humains de leurs habits. Mère l’a bien dit, vous avez été victime d’une ruse de ce tanuki-nu.

— Vous croyez ? Je jurerais pourtant que c’étaient vos hommes. » L’air perplexe, Gosuké enfila le *dotera*.

« Es-tu Gosuké berné par le raton ou bien le raton incarné en Gosuké ? fit tout à trac Moémon qui, jusque-là pensif, n’était pas encore intervenu. Moi, j’ai une opinion différente de celle de grand-mère et de madame, je pense que tu es le raton qui s’est changé en Gosuké. »

De saisissement, les deux femmes rejetèrent le buste en

arrière. L'instant d'après, elles se relevaient avec chacune à la main une bûche prise au bord de l'âtre. Tendant vers elles les mains paume en avant pour les retenir, Gosuké se mit à chouiner.

« Monsieur mon maître, vous êtes diantrement méchant de traiter votre Gosuké de tanuki.

— Je me suis fait prendre au même stratagème tantôt, au pont Ta'ura. Mais cette fois, tu ne m'auras pas. Tu prétends venir m'apporter des effets mais je parie qu'ils vont se changer soudain en feuilles d'arbre. En somme, tu comptes t'ébaudir à me voir nu, hein ?

— Maître, je vous conjure de me croire.

— Tanuki-nu d'Awa, où donc t'es-tu substitué à mon Gosuké, dis-moi ? Où est-il à présent et que fait-il ? » s'était-il à peine enquis que Gosuké, l'air parfaitement dérouté : « C'est ben vrai que mézigue pense être le vrai Gosuké mais y s'pourrait que je l'soye plus et que je soye passé tanuki sans m'en rendre compte... Mais nenni, mézigue est bien mézigue, y a pas à rev'nir là-d'sus. Maintenant, ces deux-là, Heisaku et Sakuhachi, y s'pourrait qu'y z'en soyent. Si c'est ça, je m'suis fait carotter mes effets par des fripouilles de tanukis », et de s'affaler à terre en maugréant.

Moémon fit un appel du regard aux femmes et tous trois entourèrent Gosuké, à moins que ce fût le tanuki.

C'est à ce moment précis que les susnommés firent leur apparition. Au bâton dont ils tenaient chacun un bout à l'épaule pendaient les vêtements de Gosuké retenus par son obi ainsi que le fameux tanuki solidement ficelé des quatre pattes au moyen d'une corde de paille.